

Extrait de *Le Vélin*

© Régine Detambel et éditions Julliard

Mon frère naissait. Au même moment, j'avais dix ans. C'était le jour de sa naissance à lui, le jour de mon anniversaire à moi. Les années pourraient se répéter et toujours dix d'entre elles rassembleraient leurs forces, s'arc-bouteraient entre nous. Et quand il mourrait, l'anniversaire de sa naissance et celui de sa mort se confondraient, au point de se chevaucher. Il faut bien se rappeler que mon frère vécut un seul jour. Il regarda le matin et le soir, mais il n'eut pas connaissance de la nuit. D'où la confusion de ces anniversaires. J'ai dix ans et un frère, ce matin.

Au même instant, mais ailleurs que dans cette chambre où l'on respire du talc, c'est la guerre, lourde, profonde et tellement bien étroitement lacée. Nous avons encore du bois à brûler, des granges pleines de blé sain et d'avoine, du lait à profusion. Mais on trouve déjà des ruines de maisons connues. J'ai compté cinq cuillères à moka, dressées entre les briques d'un mur écroulé. Et Frantz, malgré l'interdiction imprimée dans le journal, ses parents l'avaient lue, encadrée, Frantz a croqué les bonbons empoisonnés que les soldats distribuent. La frontière est une vieille clôture limée jusqu'à la corde. Elle est tombée. Et nous, qui vivions en elle, nous sommes maintenant des animaux égarés. Ce matin, dans la glace, j'ai regardé ma langue parler allemand. Ensuite, ma langue a parlé français. Et ma bouche s'est tordue différemment et parfois mes dents cliquetaient. J'eus conscience d'être une vache noire avec de larges taches blanches. Je me rappelai les funérailles de Frantz, qui avait mangé ces bonbons emballés. Naturellement, je compris que la France et l'Allemagne étaient des visages de pierre usée, qui ne possédaient ni langue ni oreilles,

ni aucune corde vocale. Je compris que la France luttait contre l'invasion d'une Allemagne sans traits. L'Allemagne nous détestait, la France nous haïssait, et elles voulaient, toutes deux, faire de nous des décombres, parce que notre haleine parlait sa propre langue, ni allemande ni française, mais la langue de notre famille, avec la voix de la Moselle.

La Moselle est une rivière à coteaux raides, à terriers de rats musqués. Son courant arrache les racines des saules et des peupliers qui la bordent. Ses remous poussent les poissons trop vieux dans des trous sans air, qui les noient. Et les branches moisies, les araignées d'eau, lacèrent les joues des nageurs d'été. Des troncs pourris, vêtus d'insectes articulés, bousculent les pêcheurs.